

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## D'un certain âge

Pascal Caron

---

Volume 46, Number 1 (263), February 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33111ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Caron, P. (2004). D'un certain âge. *Liberté*, 46(1), 101–104.

## D'un certain âge

Pascal Caron

En se penchant vers lui, il dit :

*Il est à peu près impossible de voir un œil où personne ne se trouve. On ne connaîtra pas un œil libre d'une personne étrangère aux paupières qui pèsent comme des chapes et chaque objet célèbre une meurtrissure. De s'émacier davantage, les bras et la face appuient de plus en plus sur la pensée du moindre geste. On naît au poids intérieur. On rêve avoir pris le chemin en sens interdit. On redresse un désossement. Un seul boyau, comme un chiffon mouillé. Obligé de se mouvoir ou finir dans ses propres besoins la nuit. Une boule de verre serrée dans la main. Un âge où la superstition agit. Les lueurs dont on la croyait chamarrée et qu'on estimait fausses brûlent notre cœur d'espoir. Certains succombent à la conversion. D'autres prient l'impersonnel pour jouir de l'amour déporté. Les derniers n'enserrent rien. Une ultime bouffée et ils ferment les yeux comme ils les ont ouverts pour leur appartenir. Mais je pressens la faiblesse dans ma paume vide*

*une fontaine dont l'eau ne gicle pas de la hampe centrale est un désert. Une façade recouverte de tréteaux et de filets, le contresens magnifique de ce qui nous attend. Les chiens courent dans la première et aboient, défèquent parmi les fientes des mouettes et des pigeons. Des familles et des individus habitent dans la deuxième quand déambuler dans un parc – dans la plus parfaite oisiveté – donne envie de pleurer. Quelque chose sourd de la poitrine que le soleil et la respiration ample du vent attisent. On regarde autour, sans rien penser. Un vieillard essaie d'atteindre le fond d'un gobelet avec son doigt. Une enfant tombe dans les gravillons. Elle cherche sa mère pour se mettre à pleurer. Une femme est coiffée d'un casque de fourrure. Des centaines de pies rassemblées sur les branches de trois arbres. Quelque chose les agite. Quatre outardes*

traversent le ciel en désordre. Un homme dit Elles sont en retard sur leur groupe. Un homme frappe un enfant sur la nuque avec les sourcils froncés. On s'attable au kiosque pour fuir les rayons du soleil, la lumière aveuglante. On se demande si les quelques feuilles qui pendent aux branches des arbres, balancées comme des mains, sont neuves ou sur le point de tomber

*dans la colère* tord moins qu'elle met à la porte. Des désaccords haut clamés, des procès d'intentions, des réprimandes qu'elle distribue avec aplomb, justice appuyée sur elle-même, il ne reste qu'un paysage décharné. Vaste. On avance dans le succès. La voix porte à des cimes enneigées, éclatantes, affreux géants froids. Tant de vigueur voulait modifier les contours, les arêtes du monde, et jouir des avalanches. Elle a peur en se taisant, longuement, voyant que les masses tombent sans elle. Qui émietta un pic en équilibre précaire, magnifique acrobate qui narguait le temps depuis ses débuts, jusqu'à notre grossièreté

*d'une seule joie.* Pas une chance sur un million de l'attraper au passage. Sa rencontre n'arrive pas par hasard. La rencontre de cette joie frappe notre raison de vivre. Elle nous blesse moins si nous l'espérons que si nous croyions l'avoir déjà entre les mains. Alors elle déchire le monde, et nous exhorte à la suivre

*où l'on ne sait plus* pourquoi plaire, ne pas décevoir. Une liberté dévoile un espace absurde étendu devant. Nos mains sont ballantes dans l'air du soir, sans l'occupation du jeu, sans désir d'illustrer les aspirations d'autrui. On se met à creuser sous les planches à la recherche du désir qu'on veut

*obscurci par* une image de réconfort. Le nez dans le drap d'une jupe, le visage trempé de pleurs. La chaleur immense et sans peau qui nous accueille. C'est un côté de l'amour qui brille d'éclats trop rapprochés. On ferme le couvercle sur ce trésor, on le jette à la mer, on prie la tempête d'emplir la cuve, d'agiter la surface, et qu'on ne revoie jamais la douceur engloutie

*des mains* sont des choses étranges. On les retourne et ne reconnaît plus le grain. Ni cette couleur, ni cette sécheresse vivace. Naïvement, le poing se ferme. La pensée de gants enfilés comme une mauvaise

blague nous étreint. On commence à vivre dans le corps de la fin.  
Les mains posées  
*trop nombreuses* pour être admirées. On regarde les reflets qui zigzaguent sur les sangles de cuir, sur les boucles de métal, sur la matière synthétique. On n'ose plus lever les yeux. Le pressentiment des chairs transportées rive au sol le regard. Tout ce qui n'est pas plane finit mal  
*longtemps* sous l'effet d'un rêve et fracasse un objet le matin. On biaise de vive voix sur le morceau qui nous agite. Qu'on garde en silence dans la maladresse du réveil. Taire exprime le geste. Cet âge possède une envie de vivre. Il exerce une violence sur ce qui entoure. Le regard sur les toits, la confiance sont précaires. On hésite entre la bribe et l'éternité. On raye la fenêtre. On marche et perfectionne son sourire. Les âges passent  
*vers l'unique* personne qu'on cherchait à oublier. Le désarroi d'une tocade nous retire la haine, le ressentiment, lui en vouloir. On fait le pitre. On lui en veut de n'être pas pour lui en vouloir  
*comme l'eau* éteint le pontil incandescent du souffleur de verre  
*il s'emporte* dans le souffle inventé. Les rats à mater sont innombrables. Troupes désordonnées, vibratiles, que la modification du roulis fait gronder d'appels suraigus. On croit qu'il faut répondre. La vie, l'œuvre d'un meurtrier condescendant. Annuler les habitants soulage. On disperse des cadavres à la surface de l'eau que nos yeux remplacent par des mètres de terre dont la transparence brunira notre cœur quand elle ondulera, le giron de la honte  
*pour compter* les années s'avère futile. Une étrange participation nous dissout, les choses et les gens auxquels on tenait disparaissent. La rue n'est pas plus bruyante que le sentier des bois. Le pont éveille le goût de l'eau comme le robinet. On touche aux étoiles en serrant les paupières. Promener le bout du doigt sur l'amour nous unit. La vie minimale et grande  
*sur la langue* comme des cascades froides ou des emplâtres goûteux. Un filet de bave cerce les lèvres, s'étire en filaments quand elles s'ouvrent. À défaut de connaître la saveur des choses, on mâche des sons. On cuit une étape d'oubli. L'oubli des sons derrière un

rideau de sens, ou l'oubli de tout ce qui reste en vie  
*les matins* des yeux gonflés d'heures mauves. Les couleurs de la nuit se résorbent dans ce mauve. On frotte la peau du visage comme un fruit à polir. On ne sait plus effacer les indices du côté de l'absence. Les matins sont encore des crachats interminables. Un goût de fer et de moisi lisse les joues dans l'éruclation. Le devoir, les travaux peinent à prendre le pas sur la peinture à la colle qui nous enduit. Les villes renferment une même envie de dormir. Pourvu que personne n'aperçoive notre chose dans le jour  
*des caresses* prodiguées sans voir ni retenue, les mots qu'on soustrayait à l'échange par un clin d'œil fortuit, une élévation de la lèvre, une promenade sous des arceaux d'arbres, long tunnel où l'ombre à venir, encore loin, tout au fond des ajours lumineux qui frémissent comme des langues, est belle d'être un point sombre, afin de simplement donner. Soudain disparaissent, ou pèsent. L'oreille entend du bruit. Chaque réponse lancée avec véhémence pour plâtrer la fissure dans l'amour de la voix, chaque réponse une trahison à proximité du silence écrase. On expire constamment. On trouble d'être troublé. C'est un repentir qu'on offre à l'endroit des cadeaux de jadis. Cet âge est affreux. Un étal de boucher  
*sans valeur*. Les silences et les confidences sont égaux. Ne savoir que dire à l'instant du départ agite les mêmes sanglots que les promesses. La nuit et le jour encerclent un seul astre. On en a assez  
*d'un moment* qui renverse les axes du monde habituel. Espérer se tenir au centre.